

XVII

Le pèlerinage de l'amitié

Tard dans la nuit Montfort quitte Poitiers pour rejoindre un petit ermitage capucin où il se réfugie en attendant de regagner La Rochelle. A Mauzé, première paroisse où il s'arrête pour dire sa messe, le curé fait appel à son ministère. Le temps d'aller chercher deux Pères Jésuites au Grand Séminaire et la mission commence au milieu d'une grande affluence...

Voulant répondre à tant de ferveur populaire, l'homme de Dieu se dépense sans mesure. Mais voilà des mois qu'il vit à la limite de l'épuisement. Depuis l'empoisonnement des huguenots, un malaise profond le mine dont il ne tient pas compte. En dépit de son énergie, l'heure vient où ses forces vont le trahir.

Dans les bras de la croix

Au long de journées débordantes, d'horribles douleurs d'entrailles viennent s'ajouter à ses mortifications habituelles. En voyant son visage blémir et se crispier, son entourage s'inquiète, mais il explique, en badinant, que « tous les ans, vers la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, il a coutume de recevoir de son divin Maître quelque portion de sa Croix ».

Cette fois, cependant, c'est sur un grabat qu'il doit finir la mission, et c'est dans sa chair que la croix est plantée. Un abcès interne mettant sa vie en danger, on le transporte à La Rochelle. Il est reçu parmi les pauvres Frères de Saint-Jean de Dieu et bientôt soumis à une opération extrêmement douloureuse. Le grand chirurgien Seignette est dans l'admiration devant la patience de cet homme qui, non seulement ne se plaint jamais, au cours des sondages les plus pénibles, mais encourage même à ne pas l'épargner et trouve encore

la force de chanter, au milieu d'atroces souffrances : « Vive Jésus ! Vive sa Croix ! N'est-il pas bien juste qu'on l'aime ? »

Grâce à ce moral extraordinaire il surmonte une crise qui aurait dû l'emporter : « De cent hommes qui auraient eu le même mal, répétait le praticien, il n'en serait pas échappé un seul ! » Par sa soumission à la Providence, sa joie rayonnante et sa prière continuelle, il est une édification permanente pour ses visiteurs. Cependant, il songe aux âmes qui l'attendent et il voudrait hâter le temps de la convalescence.

Comme il ne peut prêcher, sa maladie l'ayant rendu aphone, il entreprend de faire l'exercice de préparation à la mort, avec la mise en scène et les dialogues qui font toujours grande impression sur l'assistance. Sa première mission est pour la paroisse du Vaneau, dans le diocèse de Saintes. Après dix-huit jours de travaux fructueux, voici encore une humiliation cuisante qui lui arrache des larmes : l'évêque, sur rapport calomnieux, interdit aux missionnaires toute fonction ecclésiastique. Mais, une fois encore, l'erreur réparée, les conversions et les bénédictions les plus inattendues jaillissent de la croix...

Après le Vaneau, il va porter encore « les restes d'une voix qui tombe » dans une dizaine d'autres centres où il plante le Rosaire et multiplie les œuvres de persévérance. Toutefois, la faiblesse qu'il ressent lui rappelle sans cesse que « la nuit vient où il ne pourra plus travailler ». Il compte pour peu de chose ce qu'il a fait, dit un ancien biographe, et de toute son âme de feu, il voudrait mobiliser, pour le Seigneur, des ouvriers qui fassent, après lui, œuvre qui dure...

Il a multiplié les pieuses associations partout, sur son passage, mais, au début de 1714, il médite de fonder des œuvres qui étendent leurs rameaux sur l'Eglise universelle : des Familles religieuses qui prolongent son zèle près des enfants et des pauvres, des malades et des infirmes. Cette grande idée, Mgr de Champflour en est le confident et il l'approuve. C'est elle qui pousse Montfort à entreprendre un long voyage à travers la Bretagne et la Normandie, jusqu'à Rouen, chez son ami Blain, dont il espère encore le concours.

Etapes de grâces dans le pays choletais

Il part avec un groupe de Frères qu'il forme en marche à la vie spirituelle et aux vertus apostoliques, car il n'a aucune résidence à leur offrir. A La Séguinière, chez le bon curé Cantin, il se livre avec

eux à de gros travaux pour achever de mettre en état la chapelle de Notre-Dame de Toute-Patience. Le tout se termine par une Retraite à la fin de laquelle il accepte, cette fois, l'aimable hospitalité de M^{lle} de Bauveau.

Non loin de là, Roussay attend une mission. Elle se déroulera dans un climat continu de légende dorée. Ce fut d'abord la lutte contre un terrible vice, l'ivrognerie « et sa longue séquelle de désordres ». Cela commença aux portes de l'église, dans un cabaret où les buveurs avaient coutume de s'assembler. Souvent les sermons étaient ponctués de leurs clameurs ou de leurs chansons. Un jour, Montfort s'y rend, en descendant de chaire, et d'un ton ferme, il signifie à tous les clients attablés d'avoir à déguerpir. Devant cette attaque-surprise, la plupart battent en retraite. Deux restent pourtant collés à leurs bancs ; d'une poigne vigoureuse, le missionnaire les pousse dehors, au vu et su de la population narquoise qui sortait au même moment de l'église. Honteux et penauds, tous s'en furent et ne songèrent plus à recommencer leur tapage.

Un autre jour, c'est un homme, en état d'ébriété, qui pénètre dans l'église pendant le sermon et se met à apostropher le prédicateur et à proférer toutes sortes d'insanités. Les gens essaient timidement de le refouler, sans y parvenir. Alors, s'arrêtant de prêcher, Montfort va droit à son insulteur et, se mettant à ses pieds, le prie de se taire avec tant de douceur, que le pauvre homme, décontenancé, se calme et se laisse conduire à la Maison de la Providence. A partir de tels faits et aussi des prodiges que le missionnaire multipliait sous ses pas la paroisse fut vite transformée.

Non seulement la paroisse, mais la région voisine dans laquelle la pratique du Rosaire ne tarda pas à se répandre. On ne saurait relever tous les souvenirs laissés par l'homme de Dieu dans la tradition locale : pains multipliés, malades guéris, consciences libérées, rencontres familières du saint avec la Reine du ciel.

Dans son refuge de la Providence, il prolongeait ses oraisons devant une petite statue de la Vierge qui a été conservée pieusement par une famille de la paroisse. Un paysan, venant pour s'entretenir avec lui des affaires de son âme, est tout étonné de le voir converser filialement avec une belle Dame blanche, dans le jardin. Il contemple ce spectacle à travers la claire-voie et, retenu par une crainte religieuse, il se retire. Quand il revient, le lendemain, à la même heure, c'est à l'intérieur de la maison qu'il voit le saint, en extase, le corps élevé, sans appui au sol. Le troisième jour, enfin, il le trouve seul et souriant : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir, le jour

convenu ? » lui demande le Père. Et le bon paysan de lui raconter naïvement ce qu'il avait vu... « Ne parlez de cela à personne, recommande alors le saint, et n'oubliez pas d'aller à la communion pour remercier Dieu d'avoir vu la Sainte Vierge. »

D'un bon Frère, d'un mulet et d'un escroc

Dans leur gratitude les gens de Roussay voulurent escorter le Missionnaire jusqu'à son entrée dans le diocèse de Nantes. Dans cette ville où le droit de prêcher lui est refusé, il se rend discrètement à l'hospice des Incurables. Là, parmi les malades, il est chez lui. Tour à tour, les *Amis de la Croix* l'y rejoignent pour réchauffer leur ferveur au contact du grand amant de Jésus crucifié.

Au bout de quelques jours, il repart avec le F. Nicolas, le dernier Frère qui a répondu à son appel et dont il assure la formation spirituelle au long des routes. Or voici qu'un jeune étudiant, en haillons, les rejoint et demande au Père à le suivre. Celui-ci a bien deviné quelque enfant prodigue que la misère a rendu pliable et sage. Avec la grâce de Dieu, il ne désespère pas d'en faire un disciple, et il le fait habiller de pied en cap.

Ils sont donc trois à cheminer aux côtés du petit mulet qu'un bonhomme Durand de Roussay a consenti à lui céder pour trente écus, prix que la Sainte Vierge avait fait remettre elle-même à son serviteur pour cette emplette. Voici qu'en arrivant à Rennes le nouveau novice exprime humblement son désir d'aller jusqu'à Tréguier pour y faire ses adieux à sa famille. Paternellement, Montfort accepte. Il pousse même la complaisance jusqu'à lui offrir le mulet pour qu'il puisse être plus vite de retour. Le jeune homme ne devait jamais revenir...

Au bout de quelques semaines, flairant l'escroquerie, Montfort appelle le F. Nicolas et moitié pour l'éprouver, moitié pour prendre des informations au sujet de l'étudiant et de la bête, il lui dit : « Mon Frère, il faut que vous partiez promptement pour Tréguier, à 30 lieues d'ici. — Volontiers, répond Nicolas qui ne tarde pas à ajouter : Vous me savez sans argent et vous ne m'en offrez point. Comment pourvoirai-je à ma subsistance ? — Ayez confiance, répond le Père, vous ne manquerez de rien. » Au même moment on lui remettait une lettre contenant cinquante sols : « Voilà ce que la Providence vous envoie. Partez. Peut-être vous faudra-il souffrir... Souvenez-vous qu'il faut faire pénitence en cette vie ou en l'autre... »

Sentant toute la portée de cette exhortation, F. Nicolas demande alors, naïvement : « Père, comment fait-on pénitence en cette vie ? » Sans rien dire, Montfort retrouse une de ses manches et découvre une chaînette hérissée de pointes qui lui entraînent dans la chair. Le Frère avait compris. Il partit avec ses cinquante sols, prêt à mendier son pain le long de la route.

Entre-temps, ne pouvant prêcher, Montfort se retira chez les Jésuites pour y faire retraite. En contemplant la Passion du Sauveur, il jetait, dans la balance divine, sa prière et sa pénitence, plus efficaces encore que son action pour le salut du monde. Le dernier jour, à l'intention de ses disciples de Nantes, il écrivit d'un seul jet cette brûlante « *Lettre aux Amis de la Croix* » qui est un commentaire lyrique et enthousiaste de la parole de l'Évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

A son retour, le F. Nicolas retrouve le P. de Montfort chez M. d'Orville, subdélégué de l'Intendant de Bretagne, qu'il venait d'engager avec toute sa famille, dans la récitation quotidienne du Rosaire. Il ne ramenait point le mulet volé. Mais, fortuitement, trois mois plus tard, quand il repassa par Rennes, Montfort reconnut sa bête attelée à une carriole... Il le dit à ses amis qui versèrent la forte somme pour qu'elle lui soit rendue.

Un Saint traverse la Normandie

Pour la première fois, Montfort entre dans cette province, attentif à toutes les occasions de prêcher la Croix et le Rosaire, au gré de la Providence. A marches forcées, et le soir déjà tombé, il arrive à Avranches, la veille de l'Assomption. Le lendemain, de bon matin, il se présente à l'Évêque. Celui-ci est-il sous l'influence janséniste ou prévenu par des rumeurs malveillantes venues de Rennes ? Ou bien, trop méfiant, se croit-il en face de deux aventuriers comme il vient d'en passer récemment dans le diocèse ? Toujours est-il qu'il dit à son visiteur, sans daigner même regarder ses papiers : « Non seulement je ne vous permets pas de prêcher dans mon diocèse, mais je vous défends d'y célébrer la messe. Le plus grand service que vous puissiez me rendre, c'est d'en sortir au plus tôt. »

Ce refus brutal jette dans le plus grand embarras l'homme de Dieu. Comment laisser passer ce jour sans dire la messe en l'honneur de la Reine du ciel ? En homme de décision, il loue une voiture qui part au galop en direction de Coutances. La première

paroisse, c'est Villedieu-les-Poêles, à 30 kilomètres, où il arrive, avec F. Nicolas, un peu avant midi. A la porte du presbytère il faut parlementer, mais le curé est une bonne âme qui se laisse facilement convaincre. Mieux encore, après avoir vu notre saint à l'autel, il l'invite à prêcher à la cérémonie de la soirée. Et c'est dans l'enthousiasme que les paroissiens de Villedieu entendent parler de Marie et du Saint Rosaire. Une fois de plus, ce soir-là, Montfort bénit Notre-Dame d'avoir mis tant de consolation au bout de son épreuve.

A Villedieu, il doit prolonger encore son ministère le lendemain et le soleil est déjà haut dans le ciel quand il peut repartir vers Saint-Lô. Aussi la nuit surprend-elle nos deux voyageurs aux deux tiers de la route. A l'auberge d'un hameau ils demandent gîte, mais, devant leurs mines de chemineaux, on les éconduit. Ils décident alors de dormir tout près de là, au pied d'un poteau d'où pend une enseigne : « La croix à la main. » A même la pierre, ils se drapent dans leurs hardes et attendent le sommeil. Sous cette main caressant la croix — qui est si souvent la sienne maintenant dans les statues de nos églises — et dans le silence de cette lourde nuit d'été, Montfort ne dort pas. Inspiré par l'enseigne qui, à la moindre brise, crissait au-dessus de sa tête, il écoutait sa lyre mystique lui chanter les couplets d'un nouveau cantique :

« J'ai toujours la croix à la main
Dont le pouvoir est si divin
Qu'il m'élève à l'empire. »

A Saint-Lô, au couvent du Bon-Sauveur où il se présente, le missionnaire s'informe des petites écoles que les Sœurs y dirigent car il songe à une œuvre semblable pour ses Filles de la Sagesse. Sa qualité de « prêtre de Saint-Sulpice » lui ouvre facilement les portes de l'hôpital où il prêche, aux pauvres, une retraite de huit jours, et celle de la splendide église Notre-Dame dans laquelle toute la ville accourt pour une mission. Le succès est tel et les conversions si étonnantes que le clergé lui-même s'écrie : « Quel est donc cet étranger qui vient d'arriver avec un bâton pour tout bagage et qui attire à ce point la foule ? »

Son éloquence, certes, était conquérante, mais ce qu'on ne voyait pas, c'étaient sa prière et sa pénitence. Dans la maison du chapelain où il était hébergé, les Sœurs, au bruit sourd des flagellations, se risquèrent, un soir, à regarder par les fentes de la porte. Elles l'aperçurent à genoux, au pied de son crucifix, et le F. Nicolas qui frappait si fort, sur ses épaules nues, qu'à chaque coup il pliait en poussant

un petit cri. Elles ne manquèrent pas de reprocher au pauvre Frère de se livrer à une telle besogne. Tout confus, il répondit : « Croyez bien que, pour moi, c'est une rude pénitence... Mais le Père me l'ordonne et ne me souffre avec lui qu'à cette condition. »

La miséricorde de Dieu ayant fait merveille, la mission se termina en triomphe par la plantation d'un Calvaire. En partant, le missionnaire laissait le signe de notre Rédemption, en plein ciel, sur l'horizon de cette ville qui avait accueilli son message avec tant d'empressement.

La rencontre d'un véritable Ami

Informé des succès apostoliques de Saint-Lô, l'Evêque de Bayeux chercha à retenir le P. de Montfort lors de son passage à Caen. Mais attendu à Rouen par M. Blain, il ne put accepter. Il avait hâte de conférer avec son ami d'enfance de l'avenir de ses Instituts et de la marche des petites écoles qu'il venait de fonder à La Rochelle.

Bien émouvante fut la rencontre des deux prêtres. Depuis leurs années studieuses de Rennes et de Paris, comme leur destinée a été différente ! Le temps les a marqués également d'une austère gravité. Surtout Montfort qui, à 40 ans, porte, sur son visage pâli, on ne sait quelle lassitude qu'accuse encore l'ardeur profonde du regard. Il y a eu le poison, la maladie, les jeûnes réitérés, les veilles et les pénitences continuelles, les travaux apostoliques excédant les forces normales d'un homme... Il y a aussi, au contact permanent de toutes les misères, comme un mimétisme de la peine des hommes à laquelle son cœur pitoyable l'a peu à peu identifié...

C'est bien l'impression qu'il produit sur M. Blain quand « il arrive sur le midi, avec un jeune homme de sa compagnie, après avoir fait six lieues le matin, à pied et à jeun, une chaîne de fer sur le corps et des bracelets à ses bras ». Il ne l'avait pas revu depuis cette année 1703 où abandonné de tous, en plein Paris, il était, de surcroît, humilié et repoussé de ses maîtres eux-mêmes. A cette date-là, il était chanoine de Noyon et avait déjà des relations nombreuses dans un monde dont il respectait les règles. Docteur en Sorbonne, il s'était attaché à la personne de son évêque, Mgr d'Aubigné ; et il a suivi celui-ci à Rouen quand il en a été nommé archevêque. Chanoine de la cathédrale, Inspecteur des Séminaires et, depuis 1712, Supérieur ecclésiastique des Frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, voici qu'on lui propose une des cures les plus en vue du diocèse : c'est un personnage important et, si l'on peut dire, installé...

Montfort a pu croire de loin que son ami de jeunesse, demeuré toujours si fraternel pour lui, serait une recrue de choix pour sa Compagnie de Missionnaires. Mais, en voyant son train de vie et en l'entretenant, il comprend vite qu'il n'y faut pas compter. Une loyale explication permet au moins à notre saint de se situer lui-même par rapport à Jésus-Christ « qu'il veut suivre uniquement et le plus près possible », et par rapport au monde dont il préfère se « singulariser », à l'imitation des saints, et notamment des Apôtres qui n'ont pas craint d'entreprendre tant de voyages pour prêcher l'Évangile au monde entier et d'arborer la Croix jusque sur le Capitole.

Quant à son style de vie missionnaire, il le veut, de parti pris, évangélique. La Sagesse qui convient « aux hommes apostoliques est de procurer la gloire de Dieu aux dépens de la leur et de se lancer dans plus d'une entreprise qui étonne d'abord et parfois même scandalise... Lorsque ces hommes d'action sont bien accueillis par le monde, c'est qu'ils ne font pas grand-peur à l'enfer. »

Le chanoine perdait pied devant la vertu et la mystique de son ami. Mais il était loyal et de ferme bon sens. S'il ne pouvait le suivre dans les sentiers ardues où il le voyait si allègrement engagé, du moins pouvait-il lui faire part de son expérience pédagogique dans la conduite des écoles chrétiennes et l'aider ainsi dans ces œuvres nouvelles qui l'attendaient à La Rochelle. Il le présenta dans plusieurs couvents qu'il dirigeait ; il lui demanda même d'adresser la parole à un groupe de maîtresses d'écoles. Avec enthousiasme, Montfort chanta les gloires de la virginité embrassée pour être tout à Dieu et aux âmes.

Puis, il conféra sur tout ce qui concerne l'organisation d'une congrégation enseignante, au point de vue religieux et pédagogique, s'initiant à tout, prenant avis sur tous les détails et aimant à dire que « l'expérience est la grande maîtresse de bon gouvernement ». De retour à La Rochelle, il se souviendra de ce qu'il a vu à Rouen...

Après ce pèlerinage de l'amitié où, providentiellement, il a pu ouvrir son âme à celui qui en sera le meilleur témoin, dans quelques années, il retourne aux œuvres que le Seigneur lui a inspiré d'entreprendre et qui demeurent toujours, à ses yeux, « l'affaire de Dieu ».

« *Par l'Ave Maria...* »

Non sans nostalgie, M. Blain voit partir Montfort et le F. Nicolas sur le coche d'eau qui traverse la Seine et la remonte jusqu'au vil-

lage de la Bouille, dans un site splendide de verdure et de pittoresque. A ce passage, il y a foule, car c'est jour de marché : marchands et paysans, maquignons et harengères grouillent autour des entassements de marchandises et de petit bétail. Dans le jacassement des affaires, le Missionnaire entend fuser les propos grossiers et les chansons lascives. Il n'en faut pas davantage pour le déterminer à une initiative audacieuse.

Il se met à genoux, en face du F. Nicolas, et invitant ses voisins à dire le Rosaire avec lui, il en commence, à voix forte, la récitation. Après un moment de surprise, c'est une grêle de persillages et de moqueries. Mais, d'une voix imperturbable, nos deux passagers continuent leurs *Ave* jusqu'à la fin du premier chapelet. Un calme relatif s'étant fait autour de lui, Montfort renouvelle son invitation, et les rires d'éclater à nouveau, mais plus gênés et plus courts : le respect des choses de Dieu avait gagné peu à peu sur le respect humain. Tant et si bien qu'à la fin du second chapelet tous acceptent de s'associer à la fin du Rosaire. Quand celui-ci s'achève on n'entend plus que le clapotis du fleuve sur les flancs du coche : la voix du Missionnaire s'élève alors pour rappeler à cette foule, maintenant respectueuse, que nous sommes tous ici-bas des passagers en route vers les rives de l'éternité.

Ayant appris cette prouesse d'une personne qui faisait la traversée, Blain n'a pas manqué de la relater pour montrer l'influence extraordinaire d'un homme tout rempli de Dieu. Le fleuve passé, il marche à longues foulées, en direction de Nantes, l'esprit rempli de ses projets de fondations et y intéressant continuellement le ciel par la prière. « Il marchait la tête découverte, son chapeau sous le bras, par respect pour la présence de Dieu, racontera plus tard le F. Nicolas ; et je crois qu'il ne le perdait jamais de vue... Il lui arrivait même de se prosterner la tête contre terre, sur la route, pour adorer le Seigneur. »

Et pour endormir la lassitude, combien de fois ne faisait-il pas le tour de son Rosaire avec son compagnon ? Celui-ci, à quelques lieues de Nantes, se sentit dans l'impuissance physique d'avancer. « Alors, ce bon Père — qui voulait sans doute rentrer le soir à la Cour Catuit — me pria, dit le Frère, avec toutes sortes d'instances et un cœur tout paternel, de monter sur ses épaules... J'eus bien de la peine à m'en défendre. Alors, il me fit quitter mon habit qui était fort gros et embarrassant, le mit sur son épaule, le tenant d'une main, tandis que je m'appuyais sur l'autre pour marcher. Et cela près de trois lieues... Et comme, de temps en temps, nous trouvions

des groupes de personnes qui venaient de Nantes, ajoute le Frère, je lui disais : « Mon cher Père, que va dire tout ce monde ? — Mon cher Fils, répondait-il, que dira notre Bon Jésus qui nous voit ? »

Au lendemain de son arrivée à Nantes, Montfort court à Pontchâteau, avec le F. Jacques cette fois, pour en ramener les « figures » de son Calvaire et les mettre en sécurité à l'Hospice des Incurables. Puis il retourne à Rennes, avec le F. Nicolas, pour répondre à une promesse qu'il avait faite à M. d'Orville. Depuis sa conversion, ce magistrat trouvait insupportables les désordres auxquels se livrait une jeunesse licencieuse sur une place écartée qui entourait sa maison. « Placez donc une statue de la Vierge au-dessus de votre portail, lui conseille l'homme de Dieu, et avec votre famille, n'hésitez pas à venir, dans la rue, réciter le Rosaire devant elle. »

Le soir même, M. de Montfort inaugura cette pratique et M. d'Orville promit de la continuer. Les personnes pieuses du quartier s'y associèrent de plus en plus nombreuses. Mais les libertins, survenant, il fallait les chasser pour que la prière ne fût pas troublée. Et le gentilhomme que chacun pouvait voir un fouet à la main sentait son amour-propre mis à rude épreuve.

Un soir, un attelage de personnes de qualité, dont il est bien connu, vient à passer, pendant qu'il prie avec les siens. Il voit leur surprise et les entend clabauder : « Voyez donc le magistrat d'Orville qui récite le chapelet devant sa porte, en compagnie de quelques bonnes femmes. » Alors, raconte-t-il lui-même, la rougeur lui monte au front, son cœur se met à battre la chamade, et une sueur abondante lui coule de tout le corps jusqu'à traverser ses habits. Cependant, fidèle à la promesse faite au P. de Montfort, il continue de clamer ses *Ave Maria* de plus belle. Et il remporta ainsi une double victoire sur le respect humain dont il fut délivré et sur les impudents visiteurs qui n'osèrent plus reparaitre dans le voisinage.

N'ayant pu obtenir de prêcher à Rennes, Montfort fit ses adieux à cette ville déréglée dans des couplets célèbres où il lui prédisait un châtement exemplaire. Six ans plus tard, un immense incendie dévorait une grande partie des maisons, pendant dix jours et dix nuits...

A travers les paroisses du Nantais et de la Vendée où les foules accourent à son passage, pour l'entendre encore parler des mystères de Dieu, il rejoint La Rochelle. En trois mois, il vient de parcourir plus de trois cents lieues !...